

Le 5 mai suivant, le roi Louis XVI ouvrait à Versailles la session des Etats généraux. Douze cents députés, prêtres, nobles, bourgeois, se levèrent au cri de *Vive le roi!* au moment où le chef héréditaire de la nation, suivi de la reine et des princes de sa maison, fit son entrée dans la salle. « Messieurs, dit-il d'une voix émue, le jour que mon cœur attendait depuis longtemps est enfin arrivé, et je me vois entouré des représentants de la nation à laquelle je me fais gloire de commander. » Puis, après avoir parlé de la dette immense qui pesait déjà sur le royaume au moment de son avènement, et dont le chiffre s'était encore accru par la guerre d'Amérique, le roi signalait fermement aux députés la nécessité de mettre fin à l'inquiétude générale des esprits, qui ne tarderaient pas, annonçait-il, à s'égarer dans un désir exagéré d'innovations, si l'on ne se hâtait de les fixer par une réunion d'avis-sages et modérés.

Malgré l'attrait toujours nouveau de cette histoire si souvent répétée des premiers jours de la liberté politique en France, je ne me laisserai pas aller à vous la raconter à mon tour. Entre les divers partis qui allaient se rencontrer dans l'arène parlementaire, Bergasse avait depuis longtemps marqué sa place; sa réputation était tellement éclatante qu'on peut dire qu'il entra aux Etats généraux comme il était entré quinze ans avant dans la salle de l'Hôtel-de-Ville de Lyon, précédé par un bruit de fanfares. Rien ne lui manquait de ce qui doit assurer le succès d'un homme politique, ni le talent, ni les convictions, ni l'ambition, ni même des ennemis. Les courtisans, qui regrettaient le duumvirat de Loménie de Brienne et de Lamoignon, détestaient l'avocat qui avait marqué ce ministère au fer rouge de son éloquence; le parti des parlements redoutait en lui un protecteur éclatant remercié par une éclatante ingratitude; enfin les esprits à systèmes qui visaient à s'imposer à l'assemblée lui reprochaient de tenir